

employés du Grand Tronc, émeute des journaliers de Québec employés au déchargement des navires. Dans les deux cas, ce sont des Canadiens-Français qui veulent affirmer leur droit au travail, qui refusent de se laisser chasser de partout comme des chiens pour faire place aux Anglais, aux Irlandais et aux Allemands.

Ce serait bien drôle si tout le monde avait le droit de vivre ici excepté les enfants du sol.

Pour avoir voulu à Québec faire une procession afin de montrer qu'ils étaient assez nombreux pour mériter considération, ils ont été massacrés.

N'ayant point d'armes ils ont été attaqués fûchément par des gens cachés dans des maisons et armés de pistolets et de fusils. S'ils s'étaient avancés un peu plus, deux canons chargés jusqu'à la gueule les auraient mitraillés. Au lieu de deux ou trois morts et d'une trentaine de blessés, il y en aurait eu une centaine de tués et autant de blessés.

Tout cela parce que les Canadiens-Français ne veulent pas se laisser enlever le pain de leurs familles par des émigrés qu'ils ont recueillis et empêchés de mourir de faim ! Parce que plutôt que de ne pas travailler et de laisser leurs enfants mourir de faim ils jugent à propos de travailler à raison de \$2.50 par jour au lieu de quatre et cinq piastres.

Et on est surpris que ces hommes de cœur et d'énergie soient exaspérés, qu'après avoir été ainsi attaqués, après avoir vu leurs frères tués et blessés sous leurs yeux, ils aient commis quelques actes de violence. Mais si au lieu de Canadiens-Français c'étaient les Irlandais qui auraient ainsi été assassinés dans une ville où ils auraient été en majorité, quo serait-il arrivé ? Il ne serait pas resté un seul Canadien-Français debout.

Quel est le crime des Canadiens-Français de Québec ? ils sont deux à trois mille qui ne comptent pour vivre et donner du pain à leurs enfants que sur le déchargement des navires pendant l'été. Ils faisaient partie d'une société qui compte quinze cents à deux mille Irlandais et Anglais. Or, ceux-ci s'arrangent de manière à garder tout l'ouvrage pour eux. Les Canadiens-Français se plaignent, protestent, se séparent de la société et, un jour, pour célébrer leur fête et montrer qu'ils sont nombreux, ils se promènent dans les rues de Québec, sans armes, avec des drapeaux.

Eh bien ! après avoir voulu les faire croquer de faim, on les massacre, on les tue comme des bêtes sauvages.

Belle position que celle des Canadiens-Français à l'heure qu'il est ! S'il veulent des emplois, du travail dans les bureaux du Gouvernement, sur les chemins de fer, sur les navires, partout sur la terre ou sur l'eau ils trouvent les positions, les meilleures surtout, prises par des gens arrivés d'Irlande d'Angleterre ou d'Irlande. Si pour ne pas mourir de faim ils veulent s'enfoncer dans la forêt pour coloniser, on leur dit à Québec qu'il n'y a pas d'argent pour les aider, et à



LA "LOOP-LINE" OU LA CEINTURE DE M. TURCOTTE.

SHRYN :—Arrête, arrête, Joly : c'est trop fort pour ma vache.

Ottawa on leur apprend que les millions jetés tous les ans par la Province de Québec dans le trésor fédéral servent à acheter de nouveaux territoires et à y construire des chemins de fer pour y faire venir des gens destinés à noyer plus tard l'élément français. On crève de faim pour faire vivre dans cinquante ans tous ceux que la misère jettera sur nos rivages. Et pourtant avec ce que nous donnons aux autres nous pourrions donner des terres et les moyens de les défricher, à tous ceux qui en voudraient, construire tous les chemins de fer dont nous aurions besoin et augmenter par là le nombre, la richesse et l'influence nationale et politique de notre population. Jusques à quand cela durera-t-il ?

PATRIOTE.



COUACS.

L. A. ALBERT GERVAIS demeurant à Joliette P. Q. est notre agent général, au Palais de Justice Joliette.

Le "Canard" se faisant vieux, devient dévot et encourage les bonnes œuvres.

Aimables lectrices et chers lecteurs :—Le "Canard" nageant dans une bonne nouvelle vous avertit qu'il ira battre ses ailes à vos portes de bonne heure lundi matin le vingt-cinq du courant, pour vous inviter à le suivre à un beau pique nique à Ste. Scholastique que an profit de l'église canadienne française de Ste. Brigide. Les conditions sont faciles ; le bocage est magnifique, des amusements en masse et si le "Canard" peut trouver un lac il vous promet de

bien vous récréer, si non il nagera dans un seau. C'est entendu donc à Ste. Scholastique lundi. Ladébauche y sera, c'est assez dire qu'il y aura du "fun." Départ d' Hochelaga à 9 heures et quart a. m., du Mile-End à 9 heures et demie a. m. Arrêt à toutes les stations. Vive le plaisir bien entendu !!!

A bord du "Quebec."

—Captain Labelle ?

Miss ?

—Oh ! moi savoir bien parler français.

—Très bien, mademoiselle, qu'y a-t-il à votre service ?

—Je haime le lit chaud. Vous avoir soin de mettré deux matelots dans le mien.

—Hein ?

—Vous mettré deux matelots deux matelots dans mon lit pour ce soir.

—Pardon ?

—Hein ?

—Deux matelots ? Deux matelots, vous voulez dire !

Le capitaine Labelle rit encore.

Un prêtre fait le catéchisme :—Dis-donc, mon petit honhomme, que faisait notre Seigneur sur la montagne ?

Réponse :—Il affilait des pieux et coupait des harts.

—C'est bien, assis-toi.

Le prêtre :—Toi, Charles, combien y a-t-il de sacrements ?

Charles, avec empressément :—Monsieur, il n'y en a plus, mon grand-père a reçu les derniers la semaine passée.

Un homme étant condamné à mort, le juge lui demanda de quel genre de mort il aimait mieux mourir.

De vieillesse, répondit-il.

Un notaire gros et gras, ainsi qu'il convient à un notaire de campagne d'être, passait dans le chemin, apercevant une femme qui lavait, il lui demande : Madame quelle heure est-il ?

—Elle, s'avançant par la fenêtre, dit :—Céline, ma fille, lève donc ma jupe et dis-donc l'heure à Monsieur le notaire.

L'horloge était couverte d'une jupe.

Mercredi dernier le coroner a été appelé à tenir une enquête sur le corps de M. X... qui avait assisté à la dernière soirée du Cercle Jacques Cartier. Le coroner a rendu le verdict suivant : Mort foudroyé par la déclamation de M. Lebœuf.

Le colonel Panet avait à sévir un jour contre un de ses soldats—un Français du nom de Liard.

—Mon ami, lui dit-il, vous m'avez tout l'air de ne pas valoir beaucoup plus que votre uom.

—En tous cas, mon colonel, réplique le soldat, j'vauz toujours ben autant qu'un "panais" car dans mon pays, on en a deux pour un "liard" !

A la Cour de Circuit.

Ily a quelques temps, Charles Thibault transquestionnait un témoin qui se laissait un peu tirer l'oreille et répondait parfois d'une façon un peu goguenarde.

—Vous n'avez pas besoin de tant faire le drôle, mon ami, dit l'avocat ; on sait que vous avez de l'esprit.

—Je voudrais bien vous rendre le compliment, réplique le témoin ; mais j'suis sous serment !

Les Paddy après avoir cassé la gueule des Canayens de Québec leur demanderont de les aider à casser la gueule des Orangistes. Les Canayens devraient se laisser étriquer, c'est simplement pour se faire la main que les paddy les assomment.

Les Paddy de Quebec étaient ben "greillés" pour se battre contre les Canayens, ils avaient des bâtons, des pierres, des plaques de poêle, des terrines de terre, des tisonniers, des pinces, des piques, des pelles, des marteaux, des scies, des haches, des godandards, des pistolets, des fusils, des canons même, jusqu'à de l'eau bouillante. Pourquoi eette eau bouillante ? Les Canayens sont pas des poux.

—Jeanne, as tu partagé ta pillotie de chocolat avec ton frère ?

—Oh ! oui, petite mère. J'ai mangé le chocolat et je lui ai donné la devise. Il aime tant à lire, lui !

Le comble de la galanterie : Refuser de battre les cartes parce qu'il y a des dames dans le jeu.

Deux messieurs causent de la situation politique.

—Pourquoi quelques impérialistes patronnent-ils la candidature du prince Victor, le jeune lycéen, et non celle de son père ?

—Parcequ'ils ont prétendu autrefois que le prince Jérôme Napoléon était un César déclassé.

—Alors ils veulent prendre un César qui fait ses classes.

—Justement.